

infâme torture, afin de l'obliger à avouer qu'il avait des complices, et que ces complices étaient les chefs de l'opposition. Après des jours de souffrances horribles, Knezevitch avoua. Le roi Milan, qui ne cherchait qu'un prétexte, fit arrêter tous les chefs de l'opposition, et fit fusiller Knezevitch.

La Russie fit des remontrances, les opposants étant en faveur à la cour de Saint-Petersbourg : mais malgré cela, on croit que le sanguinaire Milan—le débauché que tout Paris connaît—les fera mourir dans les tourments. L'un d'eux, à qui l'on broyait les os dans des anneaux de fer en sa prison, Angelitch, a déjà péri.

Pensez-vous que l'Angleterre qui, d'après un de nos grands journaux, a reçu de Dieu et de l'humanité (quelle horrible blasphème !) la mission de porter partout la civilisation, s'est souciee de ces crimes de lèse-humanité ?

Regardez-la, au Transvaal !...

Une autre de nos gravures représente les fortifications de Gibraltar, que l'Angleterre s'est appropriées comme elle l'a fait de l'Egypte. Gibraltar, à l'extrême pointe sud de l'Espagne, appartient à l'Espagne. C'est en 1704, durant la guerre de succession, sous le règne de l'usurpatrice Anne Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, que l'amiral Rook s'empara de ce point, l'un des principaux, des plus puissants, de l'Europe. Là, en effet, est le trait d'union de la Méditerranée et de l'Atlantique ; en possession de ce point, l'Angleterre peut empêcher toute communication entre les deux mers.

La mission civilisatrice de l'Angleterre consiste surtout à tout prendre par les moyens même les plus réprouvés, et à tuer ceux qui s'y opposent... s'ils sont faibles.

Une troisième de nos gravures nous montre l'aspect des quais d'embarquement à Québec, lors du départ du contingent canadien allant renforcer l'armée d'une nation de vingt-cinq millions (en ne comptant que la seule Angleterre), ou de trois cent millions en comptant ses possessions, contre un pays de quatre cent mille habitants. Ce précédent—car c'en est un très funeste—servira à décimer ces Français du Canada, quand l'occasion s'en présentera. S'il n'a pas été permis à l'Angleterre de les déporter comme les Acadiens, du moins elle arrivera à ses fins en forçant ces fils de la France à combattre la France, lors de la très proche déclaration de guerre à cette puissance.

Mais Dieu sauve la France, même malgré elle.

Enfin, nos lecteurs ont une vue du Champ-de-Mars, à Montréal, lors de la dernière levée de tous les volontaires de la ville de Montréal. Nous souhaitons au beau Canada—immense par son territoire, mais combien minuscule par sa population !—de ne point se faire traiter comme on a traité le Transvaal. Que pourrait la valeur de nos compatriotes contre des millions de soldats armés comme le sont nos voisins ?...

Dieu protège le Canada et le délivre des écrivains néfastes obscurcissant, de parti pris, toute idée d'honneur, de justice de vertu, dans notre bon peuple déjà trop travaillé sous ce rapport.

AU PIED DU GRAND SAULE

A mon amie Cécile.

C'est au printemps. Le soleil de mai fait jouer ses rayons à travers les premières feuilles des grands arbres. Sur le gazon nouveau, la fraîche rosée du matin a jeté ses perles comme dans un écrin de velours vert, et les gentils oiseaux saluent de leurs premiers chants l'aurore d'un beau jour.

Oh ! le calme de la nature à cette heure mélancolique jette dans nos âmes je ne sais quel enthousiasme qui voile, pour un instant, avec les pleurs d'hier, les larmes de demain ! Et alors, qu'il fait bon de vivre parce qu'il fait bon d'admirer !

Aux joyeuses mélodies de l'oiselet, se mêle un chant plus doux, un murmure plus plaintif. C'est le ruisseau qui gazouille doucement sur les cailloux de la

rive. Le bleu pur du firmament se mire dans le cristal de l'eau, et l'on dirait que les grands arbres ont plié leurs branches pour mieux voir dans l'onde leur tête couronnée.

Deux jeunes enfants folâtraient sur les bords du ruisseau. Un garçonnet de sept ans et une petite fille qui n'a pas encore vu six printemps. Il fait si beau regarder l'eau qui court et cueillir des fleurs au pied des grands arbres... et puis, au fond de l'eau, il y a de si belles choses.

—Tiens, dit Paul—en regardant dans l'eau les grands yeux bleus de la fillette qui s'y reflétaient à travers les branches des saules comme des myosotis—vois-tu, Yvette, ces deux petites fleurs bleues, je vais aller te les chercher. Dans tes cheveux d'or, elles seront si jolies...

A quelques pas de là, un petit arbuste penchait ses jeunes branches toutes chargées de jolies fleurs rouges. Petites graines de corail, elles étaient là comme enchaînées sous les touffes vertes des jeunes feuilles.

—Oh ! Vois Yvette, le beau collier que je vais te donner... Ces petites fleurs rouges seront plus belles dans ton cou !

Et les pauvres enfants n'avaient pas vu que les fleurettes se miraient dans le ruisseau, et que le petit arbuste avait fleuri bien près de l'onde perfide. Paul et Yvette, en cueillant les fleurs, avaient glissé doucement sur les bords humides du ruisseau, et puis, tout à coup, il n'y avait plus que leurs belles têtes blondes qui flottaient encore sur la surface de l'eau.

A leurs cris désespérés, on était accouru, mais il était trop tard... Il n'y avait plus rien, rien que les petites vagues un peu agitées qui rappelaient encore le crime de l'onde voleuse.

Ce que c'est que la vie ! Un deuil de tous les jours, un sacrifice de toutes les heures, une illusion que l'aurore d'un jour fait naître, que le crépuscule voit mourir, et que l'aurore de demain verra renaitre ; une chaîne d'espérance dont les anneaux fragiles se heurtent et se brisent sous les coups de la froide désillusion !

Oh ! Que bien des fois, dans la vie, l'on veut saisir les perles du bonheur, pour s'en faire une couronne, mais trop tôt, l'on apprend que ce n'est qu'un mirage. au fond duquel brillent les perles qu'on n'atteint jamais !

Le cœur humain, comme il oublie vite ! Comme il s'endort au souvenir des pauvres disparus ! Mais le cœur d'une mère, a-t-il jamais connu l'oubli, et quand

la pierre froide des tombeaux a abrité les pauvres chérubins que la mort lui a volés, son cœur ne se ferme point ! Et son âme de mère peut-elle oublier ces yeux si purs, ce regard candide ?... Auprès du petit arbrisseau aux jolies fleurs rouges, au pied d'un grand saule qui semblait pleurer, on avait creusé une fosse où Paul et Yvette dormaient leur dernier sommeil.

Et au printemps, dès que les glaces se brisaient en laissant voir les petites vagues argentées du ruisseau, dès que le soleil d'avril saluait la terre, on voyait une ombre glisser furtivement à travers les arbres, et venir s'agenouiller sur la petite tombe, à peine délivrée de son manteau de neige. C'était la pauvre mère qui venait tous les jours, chercher les âmes envolées, et puiser à la tombe des chérubins le courage pour traîner la chaîne monotone des devoirs de tous les jours ! C'est si triste de ne plus sentir notre vie liée à la terre que par des tombeaux !...

Seules les feuilles du grand saule qui se penchaient doucement, jusque dans l'onde, abritaient de leur ombre dentelée, le petit cimetière des chérubins !

Laurette de Woodmont

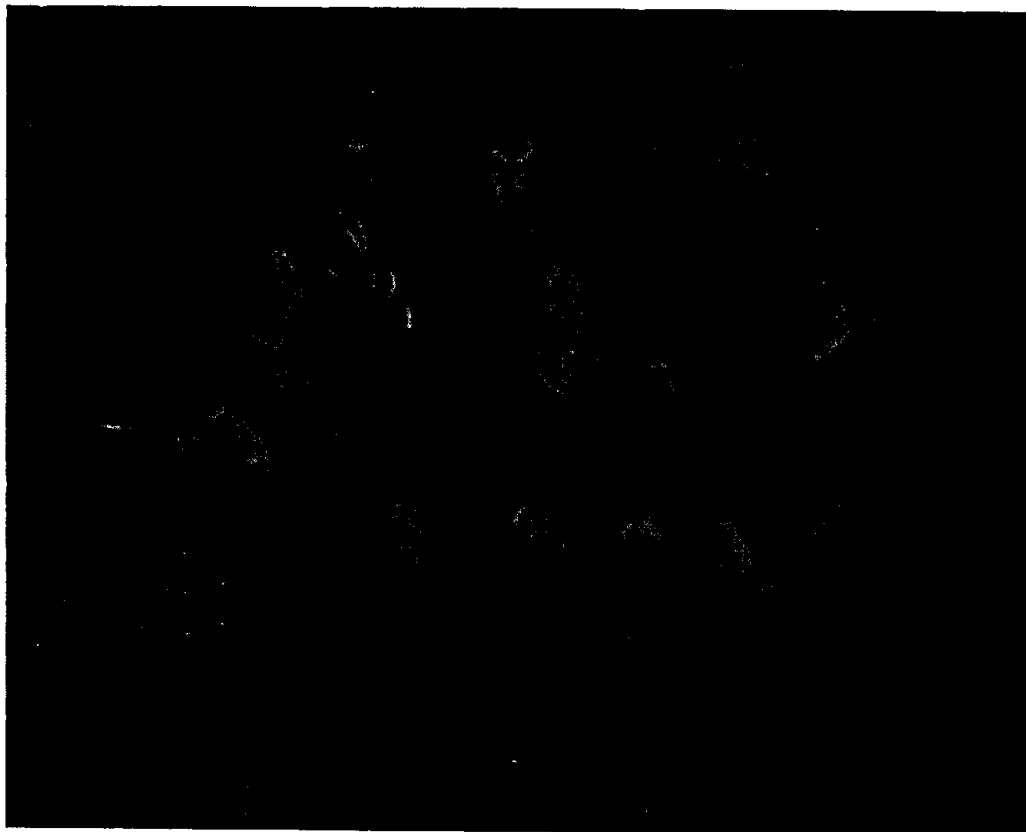
SUR LA TOMBE D'UN PAYSAN

*Il a fait paître, ici, les chèvres indociles,
Le bouc noir, la brebis timide, l'agnelet,
Et ses grands bœufs pensifs, que le joug accomplait,
Dans ces champs ont tracé les longs sillons fertiles.
Plus tard, lorsque les ans ont fait ses mains débiles,
Ses doigts gourds ont tordu les mailles du filet,
Tressé le jonc, filé la laine, trait le lait ;
Et, loin des passions, des foules et des villes,
Aube à aube, ses jours tranquillement ont fui
Sans haine, sans désir, sans regrets, sans ennui,
Comme une onde s'épanche ou s'effeuille une rose.
La mort l'a pris aux champs qu'il n'avait point quittés,
Et c'est pourquoi les dieux ont permis qu'il repose
Sous ces hêtres rugueux uni lui-même aux plantes.*

GASTON RINGARD.

Si tu m'aimes, je préfère que tu me le dises avec tes yeux, qu'avec tes lèvres. Les lèvres sont si habituées à mentir.

C'est un homme sage celui qui peut comprendre les soupirs d'une femme ; mais celui-là est encore plus sage qui peut interpréter le silence d'une femme.



R. Mayrand, 1er V.-Prés. P. Chauveau, Prés.
J.-E. Smith, Trés. A.-C. B. urbeau, Sec.

A. Blondin, 2me V.-Prés.
A. Caouinard, Ass.-Sec.

COMITÉ DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL DE QUÉBEC